



SALY TOURE

LE SECTEUR HALIEUTIQUE (pêche, transformation, exportation de poisson) occupe une place primordiale dans l'économie sénégalaise. Il représente 32% des exportations du pays, fournit 75% des apports en protéines animales de la population, et génère environ 600 000 emplois directs et indirects (15% de la population active) *. Consommé quotidiennement par nombre de sénégalais.es, et central au plat national, le *ceebuñen**, le poisson contribue aussi à l'identité culturelle du Sénégal.

CETTE PRODUCTION CONSIDÉRABLE est possible grâce à un phénomène climatique caractéristique de la côte atlantique sénégalaise : l'upwelling. De forts vents marins permettent aux eaux froides des profondeurs de l'océan de remonter vers la surface à proximité des côtes. Riches en sels minéraux et en nutriments, ces eaux froides rendent les zones d'upwelling propices au développement des écosystèmes sous-marins, et donc très poissonneuses. Elles ne constituent que 3 % de la surface des océans, mais représentent 40 % du volume de la pêche mondiale.

EN RÉDUISANT LES ÉCARTS DE TEMPÉRATURES entre eaux profondes et eaux de surface en Atlantique, le réchauffement climatique menace l'upwelling et ses bénéfices pour la biodiversité. Également victimes de surpêche, notamment par des navires industriels européens et asiatiques, les ressources halieutiques du Sénégal se raréfient sévèrement. Le thiof, espèce favorite des sénégalais.es, est en voie de disparition. D'ici 2050, les réserves de poissons de la zone pourraient ne plus satisfaire les besoins alimentaires de la population. Lorsque les poissons sont privés d'environnements favorables, les personnes qui en dépendent tombent à leur tour dans l'insécurité économique et alimentaire. Doit-on donc considérer les communautés de pêche sénégalaises comme des réfugiés climatiques ?





Partie I

ALIOUNE

J'ai attrapé du rebord de la fenêtre des vêtements rendus un peu cartonneux par l'eau salée qui s'en était évaporée pendant la nuit. Mes yeux fuyaient la lumière du soleil qui apparaissait en même temps que moi. Je suis sorti m'asseoir sur les deux marches qui mènent à la cour, j'ai allumé le robinet de la façade, passé de l'eau sur mon visage, en ai bu quelques gorgées. Les mains sèches, j'ai allumé une cigarette, puis mon téléphone. « *Vous partez trop tard.* » Mon père ne s'éreinte plus sur la pirogue depuis bientôt deux ans, mais il se réveille encore tous les matins, et boit un thé avec mon frère et moi avant qu'on parte. Pour rester à la barre familiale, et parce qu'il ne peut se résigner à laisser filer ces premières heures du jour, qui appartiennent toutes entières aux pêcheurs et aux âmes pieuses.

Ce matin, comme souvent, le calme de la plage lorsque nous avons rejoint le reste de l'équipage a fait mentir mon père. Cinq ou six embarcations tout au plus, nous avaient devancé, déjà en route vers le large. Rien, comparé aux centaines de personnes qui s'affairaient ici dans quelques heures, sur les bateaux, au bout des filets, ou un peu plus loin, au-dessus des bassines, des glacières, et des fumoirs.

Nous avons chargé le matériel rapidement, et poussé la pirogue à l'eau. Face à nous, une mer de bonne saison, peu agitée, et dont la température avait un peu augmenté ces derniers jours. Nous avons juste assez de temps pour être à bonne distance de Guet Ndar dans une heure, et jeter notre première senne entre deux marées. Mon frère Karim mène, et il tient toujours à mettre toutes les chances de notre côté. Avant de rentrer mille fois bredouille, lui, a vécu les jours où notre père connaissait des pêches quasiment miraculeuses. La mer n'a pas rendu mon père riche, mais elle a été assez généreuse pour que Karim conserve de son enfance, une vision de cette mer comme d'une grande loterie, qui lorsqu'on s'obstine à jouer, offre forcément quelques jours heureux.

À une vingtaine de kilomètres du rivage, j'ai cru repérer un banc. Moi, et les quatre autres jeunes qui constituent notre équipage, étions tous prêts à nous mettre en ordre de marche derrière Karim.



Mais il n'a fait que tendre son bras vers l'horizon pour pointer du doigt un bateau-usine qui s'éloignait de nous à grande vitesse. Nous savions maintenant que jeter nos filets ici était vain. Sous notre pirogue, le chalut sans fin du bateau-usine était en train de tout rafler.

Un peu plus loin, des centaines de cobos, yaboys, et de gis, s'arquaient déjà, ventre vers le ciel, dans des eaux embrumées. J'ai suspecté le chalutier d'avoir dynamité le périmètre pour n'avoir plus qu'à charrier les poissons qui en émergeaient. Une fois la surface de la mer brisée par ces explosifs de fortune, toute vie aquatique est perturbée, voire anéantie, à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. Nous n'avions plus qu'à changer de cap et naviguer plus loin, en espérant trouver de quoi remplir la cale.

Nos bavardages habituels se tarissaient à mesure que nous avançons. Même Ousmane, qui sait élever la voix par-dessus la houle pour faire entendre ses anecdotes, son mécontentement, et parfois ses chants, était aujourd'hui muet. La hantise d'une sortie en mer sans rendement se concrétisait une nouvelle fois. Je crois que la plupart d'entre nous aimons notre métier, mais il faut bien comprendre qu'on ne pêche pas par loisir. Je ne trouve aucun plaisir, aucune satisfaction, dans la patience qu'exigent ces heures passées à courir après une occasion d'immerger nos filets. Depuis que notre situation a commencé à se dégrader, je me suis souvent demandé si un jour, il y aurait une mauvaise pêche de trop. Une après-midi où Karim irait trouver notre père en rentrant chez nous, et lui dirait que c'était fini, qu'il fallait vendre la pirogue, en faire un bac à touristes, peu importe, arrêter. Un jour comme aujourd'hui, je le comprendrais parfaitement.

Mais, pour l'instant, mon frère était égal à lui-même. Pour se donner une contenance face aux doutes qui le gagnaient sûrement aussi, il nous adressa un « *Allez, on va tenter ici* », d'un ton assuré. Nous avons lancé un peu d'appât avant de plonger la senne. Karim se préparait à manœuvrer, nous sommes rodés. Au bout d'une demi-heure à re-fermer progressivement le filet en naviguant de manière circulaire, nous avons fourni un dernier effort pour le hisser à bord. L'effort n'était pas si conséquent, des mètres de mailles ont défilé entre nos doigts pour trouver à peine cent kilos de yaboys et de diais en fond



de filet. Deux caisses, une fois à quai. Tous les poissons versés dans la cale, je pouvais encore voir le bout de mes bottes. Même en vendant nos caisses au prix exorbitant de 9000 CFA, comme cela se fait en ce moment, nous ne pourrions pas couvrir nos frais.

Karim avait coupé le moteur. Je me suis assis avec Seydou sur la traverse, les yeux toujours rivés sur mes pieds. Ousmane et les autres remettaient à l'eau quelques prises trop petites. J'ai essayé d'expulser ma colère dans un soupir, et j'ai marmonné « *Qu'est-ce qu'on fait ?* ». Personne ne voulait rentrer sans avoir pêché au moins le double de ce que nous avions à bord. Le strict minimum pour ne pas être sorti à perte. Seulement, il semblait y avoir peu de poissons autour de nous, et si nous avançons, nous serions très vite en eaux mauritaniennes. Nous nous y aventurons de temps à autre, mais c'est toujours périlleux. Nous préférons y aller la nuit, car cela nous permet de situer les garde-côtes ou tout autre embarcation à leurs lumières. Deux semaines plus tôt, nous avons sorti quelques thiofs de leurs eaux à un endroit repéré par Karim. « *Les derniers* », avait-il dit amèrement au mareyeur qui lui avait acheté non sans négociier à notre retour.

Karim a redémarré la pirogue, seule sa main était encore impassible. Je l'ai rejoint à la proue. Sur le qui-vive, je me tenais prêt à lui dire de rebrousser chemin au moindre bateau à l'horizon. Après quelques kilomètres, le reste de l'équipage a commencé à déployer les filets, plus à la hâte qu'auparavant. Si nous tirions quelques bonnes prises, nous compenserions peut-être la disette des derniers jours. On avait aussi préparé une drague pour emporter des coquillages sur le retour.

Au bout de quelques minutes, j'ai entendu un bruit de moteur, et fait signe à Karim de ne pas entamer de manœuvre. Très vite, j'ai distingué un petit chalutier blanc qui faisait chemin vers nous. J'ai pensé que c'était un autre équipage, peut-être des Sénégalais. Nous n'étions pas les seules à venir pêcher jusqu'ici en dernier ressort. Je me suis quand même précipité vers les autres pour les aider à remonter notre senne à moitié close. Nous voyant presque au bout du filet, Karim a commencé à opérer un demi-tour. Soudain, deux coups de feu successifs ont retenti. Je me suis baissé en étouffant



un cri, aucun d'entre nous a pu voir où ces balles ont fini leur course. Je me suis tourné, et j'ai tenté de me redresser en ne dépassant pas trop la proue. Une nouvelle salve est partie.

WAGANE

J'ai quitté Joal la veille, en prétextant avoir trouvé un emploi à la semaine sur un chalutier ghanéen. J'ai passé un mois sur un de ces bateaux l'année dernière. Juste avant la Tabaski, un cadeau de Dieu. J'en étais revenu empli d'un sentiment peu commun parmi les jeunes d'ici, celui d'avoir travaillé pour quelque chose. J'ai dit à ma famille que je repartais, personne ne m'a posé de questions. Le moment venu, j'ai accompagné ma mère jusqu'à la boutique, avant d'aller prendre le bus. J'ai pu lui dire au revoir. Sous la poitrine, bien réfrénée, mon envie de lui dire de prier pour moi, que j'allais pouvoir les aider. « *Reste en mer une semaine de plus si on te l'offre* ». Ses paroles m'ont donné l'impression de partir pour fuir mon mensonge, plus que d'avoir menti pour partir sans l'inquiéter.

J'ai aperçu Khalifa avant même de descendre du bus. Il était lui aussi sur le départ. Nous avons convenu de nous rejoindre ici, plutôt que de voyager ensemble depuis Joal. Lui avait mis sa sœur et sa mère dans la confiance, mais son père ignorait qu'il allait tenter sa chance. Khalifa était assis sur un muret qui bordait la route, un sac à dos bleu à ses pieds. La gare routière était presque déserte. Lorsque je me suis trouvé face à lui, il a raccroché son téléphone et m'a salué. Il a ajouté en rigolant « *Sarr, toujours en retard* ». C'était le début de la soirée. Le soleil avait commencé à descendre dans le ciel, mais pas la chaleur. Je l'ai attrapé par l'épaule, l'ai chahuté un peu, et nous nous sommes mis en marche vers Tefess. J'espérais qu'on trouverait la maison qu'on nous avait indiquée sans trop de difficulté.

Nous sommes arrivés devant la porte d'une maison aux murs ocres. Des parpaings étaient posés à gauche de l'entrée, un deuxième étage était en cours de construction. Une jeune femme, à peine plus vieille que nous, nous a ouvert. Elle s'est présentée brièvement ; Absa, une cousine de Daouda, l'homme qui arrangeait notre traversée. Elle nous a menés vers la cour, et nous a montré la pièce où nous pourrions dormir. Deux familles s'y reposaient déjà. Une femme a



réprimandé deux jeunes enfants qui se chamaillaient. J'ai cru reconnaître du soussou.

Nous sommes ressortis faire un tour, je voulais voir la plage depuis laquelle nous devons prendre la mer. Pour l'instant, des enfants y jouaient, au foot, ou dans les vagues. La mer était clémente, quelques embarcations s'apprêtaient à sortir pour pêcher à la ligne. Joal, Mbour, jusqu'ici il n'y avait pas grande différence. Khalifa est parti acheter des cigarettes. Il est revenu après un moment, deux pains-thons à la main. Nous avons commencé à manger en discutant. Posé sur les coudes, il s'est redressé et a cherché mon regard. « *Je ne sais pas si j'aurais accepté ce que Daouda t'a proposé* ». Ma fébrilité ne lui avait pas échappé. Je l'ai fixé sans rien dire, il a immédiatement eu l'air gêné. J'aurais aussi préféré qu'il se taise. Khalifa avait pu compter sur trois cent mille CFA envoyés par un oncle du côté de sa mère pour payer la majeure partie de sa traversée. Il s'est repris en disant que je ne serai pas seul à savoir naviguer à bord, qu'il serait là. Peu importe, au fond je n'avais aucune rancune, si j'avais pu, j'aurais aussi refusé le marché de Daouda.

Il ne faisait pas encore sombre à notre retour dans la maison. Elle accueillait maintenant une trentaine de personnes dans une quiétude inopinée. Chacun maîtrisait ténueusement ses peurs, son impatience, et sa fatigue, laissant seulement se diffuser parmi nous une profonde résolution. Un fond de musique huilait les échanges de cette communauté de circonstances. Certains ont partagé un repas ensemble dans la cour, avant d'aller somnoler dans un coin, d'autres ont pris soin d'emballer leurs possessions les plus essentielles dans plusieurs sacs plastiques entourés de scotch, comme pour se sentir fins prêts.

Khalifa et moi avons passé une bonne partie de la soirée à discuter avec deux gambiens, du périple à venir, de nos inquiétudes quant aux garde-côtes, et surtout de ce qu'on ferait une fois à Valence, Turin, ou Paris. Khalifa nous a montré une vidéo envoyée trois jours plus tôt sur WhatsApp par un ami. On y voyait deux hommes, se filmant à bout de bras, répéter plusieurs fois « *Barca ou barzakb, Barca ou barzakb...* », pour finalement s'exclamer « *Barcaaaaa...* » en montrant les quelques dizaines de mètres qui les séparaient du rivage. Ils y étaient parvenus, pourquoi pas nous ? Comme mon frère



avant qu'il ne soit rapatrié, je comptais passer un brevet de pêche en Espagne, avant d'aller travailler dans un port en France, au Havre ou à Lorient. Je savais qu'il me reprocherait mon départ. En bon aîné, il prendrait mon mensonge comme un manque de respect, surtout après ce qui lui était arrivé. J'ai partagé mes plans, hoché la tête à ceux des autres, Inchallah.

J'ai trouvé le sommeil une heure à peine avant que nous quittions la maison. Je n'ai pas pu empêcher mes yeux de ricocher de visage en visage toute la nuit. Beaucoup de jeunes comme moi, des femmes, quelques enfants. Le prix de ma traversée, mener chacun d'eux, lourd de leurs angoisses et de leurs aspirations, de l'autre côté. La plupart ne savait probablement pas nager. Cette pensée m'a poursuivi jusqu'au large. D'abord, lorsque nous avons changé de pirogue avant l'aube pour rejoindre une embarcation déjà bondée. Puis, lorsque le lendemain à la barre de cette pirogue, j'ai dû larguer notre moteur en flamme.

Partie II

KHADI

Hier, comme souvent, tu étais déjà au large quand je me suis réveillée. Mais hier, seul ton corps est revenu. Toi, tu es resté là-bas, au loin, pour voir un jour les deux mers se rencontrer* (légende Lébou à mettre en note). Dans la cale presque vide, ton corps ensanglanté gisait aux pieds de Karim. Je l'ai enlacé pendant de longues minutes, le mouvement de la pirogue cadencait mes cris et mes sanglots. Ton visage, épargné, était aussi serein que la mer. Elle s'avancait et reculait lentement, comme pour nous bercer, comme pour s'excuser de n'avoir plus rien à nous donner. Pourtant, elle est innocente. Fait rare lorsqu'un pêcheur meurt en mer, ce n'est pas sa colère qui t'a ravi à nous.

Depuis des années, la mer nous tourmente, mais elle ne t'a pas tué. Elle s'épuise, se réchauffe, ronge notre terre, en guise de mauvais présage. Nous l'avons entendu, mais nos vies dépendent d'elle, alors que faire ? Chercher un autre travail ? A quoi bon quand il fait défaut partout. Partir pour l'Espagne, l'Allemagne, la France ? Je sais que tu ne voulais pas t'y résoudre. Tu disais : « *Un jour, ce seront eux*



qui devront fuir. » Eux, c'est ceux qui ont refusé d'entendre la mer, les pilliers de fonds, les bateaux-usines venus de l'autre bout du monde, et les corrompus d'ici qui leur glissent des permis de piller. Ils l'ont ignoré comme ils ont fait mine de ne pas savoir que le yaboi avait remplacé le thiof dans nos ceebujen, de ne pas entendre la détresse de nos familles, de ne pas voir les jeunes quitter nos côtes.

La mer nous fait vivre, et nous avons tout vécu avec elle. Elle nous a charriés, petits, quand nous jouions sur la plage, elle t'a rendu fière lors de tes premières pêches au large, elle nous a terrifié quand elle déferlait jusqu'à notre porte les jours de mauvais temps. Malgré tout ça, je n'avais jamais pensé qu'un jour ses vagues te porteraient vers tes funérailles dans la pirogue de papa devenu cercueil. Qui aurait pu imaginer que tu mourrais à la pêche comme on meurt au front, criblé de balles ? Ni la mer, ni toi n'êtes coupables. Tu t'es aventuré un peu trop loin pour lui arracher ses derniers thiof, mais est-ce que vous en aviez vraiment le choix ?

Alioune, nous ne pourrons pas veiller ton corps à temps. Il doit être expertisé, comme s'il y avait un doute sur les circonstances de ta mort. Karim et les autres n'ont-ils pas vu de leurs propres yeux ces balles t'atteindre ? Le drapeau mauritanien sur le chalutier qui les a suivis jusqu'à nos eaux ? « *C'est la procédure, mademoiselle* », la police ne m'a pas épargné ses réponses cinglantes. Ton corps est devenu une chose du politique, la table sur laquelle on passera des accords de pêches, des réglementations, pour se partager ce désert marin. Ta mort sera brandie comme un drapeau blanc, on dira « *Arrêtez les saccages, par respect pour la famille du défunt !* », et puis on t'oubliera.

Pourtant si on entend enfin les pêcheurs, c'est bien parce que ce soir Guet Ndar brûle, on pille les boutiques, les pierres volent des mains des jeunes aux capots des voitures de police, on rassemble les poubelles au milieu de la route pour y mettre le feu, on crie sa colère, et à la démission de tel politicien, l'expulsion de telle usine de transformation. Si tu étais là, si c'était pour un autre, que la ville s'embrasait, je crois que tu serais de ceux qui jettent les pierres et qui montent les barricades. Cela faisait des mois que tu te demandais ce qu'il fallait pour que la colère des pêcheurs éclate, pour qu'on voit enfin



ce qui se passe ici, quelle serait la goutte d'eau pour ce peuple fataliste ? J'en suis pétrie de douleur, mais cette goutte d'eau c'est toi.

ARAME

Trois semaines, sans aucune nouvelle, cela ne te ressemblait pas. Tu ne te privais pas de me faire des remontrances quand je restais trois jours sans t'appeler, alors me laisser sans nouvelles pendant trois semaines...

Épilogue

ALIOUNE

« Bonsoir et bienvenue à vous sur le réseau SEN FM - 97.5. Il est 19h, dans un instant, le journal d'Idriss Ba. »

« Nous vous le disions en titre, de violentes émeutes ont éclaté cet après-midi à Saint-Louis, à la suite du décès d'un jeune pêcheur de Guet Ndar. L'homme aurait vraisemblablement été abattu par les garde-côtes mauritaniens alors qu'il naviguait dans leurs eaux territoriales. Dénonçant l'inaction gouvernementale quant à la raréfaction du poisson sur les côtes sénégalaises, les pêcheurs de Ndar ont incendié deux bureaux de postes, l'usine de transformation chinoise Blue Leads, et une boutique mauritanienne. Dépêchés sur place, le ministre de l'Intérieur et de la sécurité publique, Alassane Thiam, et le secrétaire d'État à l'économie maritime, Mohamed Wane, ont appelé la communauté locale au calme et se sont dit déterminés à négocier un accord de pêche avec leurs homologues mauritaniens. »

WAGANE



~ sunu gaal ~
@bs1991T



Un corps sans vie échoué ce matin sur la plage à M'bour. 480 jeunes morts en essayant de rejoindre l'Europe en moins d'un mois. Les étals du marché se vident de leurs poissons, notre pays se vide de sa jeunesse [#DeuilNationalSN2027](#)

12:56 PM · Nov 13, 2027

186 Retweets 12 Quote Tweets 1.2K Likes



LES DERNIERS THIOFS

SALY TOURÉ

Saly Touré a rejoint l'ENS (sciences sociales/arts) après avoir étudié à Londres (SOAS). À onze ans, elle s'est promis de publier son premier roman avant vingt-cinq ans. Durant les treize années suivantes, elle a cherché cette histoire partout, beaucoup lu, griffonné des idées sur de nombreux bouts de papier, et perdu autant de carnets. Aujourd'hui, à soixante-quatre jours de l'échéance fatidique, et malgré quelques projets sous le coude, toujours pas de roman. Tout se passe donc bien plus mal que prévu, mais ayant appris dans l'intervalle que : a) on ne tient pas toujours ses promesses, b) on est bien peu de choses à vingt-cinq ans, elle garde le cap.

